

Bessaignet Pierre et alii, *La jeunesse, la fête et l'école. Fêtes, jeunesse et institutions communales dans la Provence d'hier et d'aujourd'hui.*

Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Guy. Bessaignet Pierre et alii, *La jeunesse, la fête et l'école. Fêtes, jeunesse et institutions communales dans la Provence d'hier et d'aujourd'hui..* In: *Revue française de sociologie*, 1984, 25-2. pp. 304-307;

https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1984_num_25_2_3803

Fichier pdf généré le 23/04/2018

Bessaignet (Pierre) et al. — *La jeunesse, la fête et l'école. Fêtes, jeunesse et institutions communales dans la Provence d'hier et d'aujourd'hui*. Plan de la Tour (83120), Editions d'Aujourd'hui, 1982, 150 p., photos h.-t.

Il faut d'abord louer les initiatives courageuses qui sont à l'origine de cette publication : « En créant cette nouvelle collection « Thèses et Recherches » les Editions d'Aujourd'hui... veulent lutter contre les prix élevés et contre le malthusianisme de fait, né des conditions techniques de l'édition industrialisée ». Voici donc un ouvrage tiré en offset — le premier d'une série de trois consacrés aux fêtes en Provence — qui nous permet de connaître les résultats de dix années de recherches conduites par le Laboratoire d'ethnologie de l'Université de Nice, que dirige Pierre Bessaignet.

Ce premier volume, sous son titre modeste, nous présente une très intéressante esquisse théorique, s'appuyant sur des données provençales et plusieurs

études de cas. Les hypothèses élaborées à partir de celles-ci doivent permettre de proposer une réponse à une question essentielle : la fête, qui n'a cessé de décliner depuis la Révolution française, ne va-t-elle pas, sous des formes et dans des conditions historiques nouvelles, renaître ? La question ainsi posée réclame un type d'hypothèses différentes de celles que nous avons nous mêmes proposées dans *Education, fête et culture* (P.U.L., 1981). Les deux ouvrages se complètent et l'on regrettera que... les conditions de l'édition provinciale n'aient pas permis aux auteurs d'en prendre connaissance.

L'interprétation qui est plus qu'esquissée tient compte de plusieurs travaux anciens et récents (M. Agulhon, G. Duby, A. Villadary...) et, formulée en termes historiques, ethnologiques et sociologiques, rompt d'emblée avec la théorie psychologique et cathartique de la fête : toute fête fait partie des modes réglementés de la vie en société et s'inscrit dans un cadre institutionnel. La fête disparaît lorsque ce cadre est détruit et peut réapparaître lorsque de nouvelles institutions se mettent en place. Parmi les fonctionnements institutionnels essentiels à la fête, il y a les institutions chargées de la jeunesse et la place de la jeunesse dans les institutions. Or la jeunesse (au sens large, incluant l'enfance, mais surtout au sens restreint d'adolescence) est aujourd'hui entièrement scolarisée : d'où le titre du livre, au premier abord un peu curieux (l'école et la fête paraissent opposées et, parmi les réformateurs très contemporains, seul B. Schwartz aurait vu qu'il pouvait en être autrement). D'où aussi et surtout des analyses originales sur l'école, la jeunesse et certaines de ses manifestations plus ou moins récentes et fréquentes : mai 68, Woodstock, mais aussi les Festivals et les surbooms. L'analyse des conditions d'existence de la fête traditionnelle doit permettre de déterminer si les conditions d'un renouveau des fêtes sont aujourd'hui réunies. L'analyse part de

l'étude d'un cas privilégié — le réveillon des jeunes du Cercle de Saint-Jean-net — en ce qu'il offre des traits de modernité dans le cadre d'une institution dont les racines se trouvent dans l'Ancien Régime (les anciennes « chambrées » provençales se transformeront en Cercles vers la fin du XIX^e siècle). Le Cercle de Saint-Jean-net montre les conditions de la sociabilité en Provence, et particulièrement celles de son expression la plus haute, la fête (p. 27).

Dans la tradition provençale, la fête typique était, au XVIII^e siècle, le « roumèrage », fête du Saint-Patron, dont on ne sait pas assez qu'il n'était pas le Patron de l'église paroissiale. Si le roumèrage était dénoncé par le clergé, c'est sans doute surtout parce qu'il était politique plutôt que religieux : « expression de l'identité communale » (p. 42). Les « officiers » municipaux chargés d'organiser la fête étaient choisis parmi la jeunesse, organisée en Confrérie; les autres confréries (les Pénitents, les Confréries de métiers...) jouent un rôle essentiel. Des liens étroits reliaient donc fêtes, institutions municipales et jeunesse.

Ce sont précisément ces « Corps » que détruit la Révolution française — « instrument de la nécessité économique » (p. 66), de la domination du Capital (p. 65) —, au niveau local comme au niveau national. La fête ne peut survivre ni à cette destruction, ni au remplacement du système consulaire par des assemblées qu'élisent des individus-citoyens sans distinction d'origine ou d'appartenance. (Soulignons au passage la conjonction, qui n'est pas si fréquente, de l'analyse politique et de l'analyse économique).

La troisième partie de l'ouvrage, intitulée « La révolution industrielle et l'éclatement des fêtes », est centrée sur ce « déclin » institutionnel et sur la division des âges qui caractérise nos sociétés. L'isolement de la jeunesse incline celle-ci à définir une expression

qui lui soit propre et qui, par son allure universelle, la distingue de toutes les autres. Au centre de cette expression, la fête, ou plutôt les « manifestations festives », dont G. Duby (dans sa très intéressante mais discutable Préface à *Fêtes en France*) (1) avait souligné le caractère sauvage.

Cependant, selon P. Bessaignet, ces manifestations, pour remarquables et significatives qu'elles soient, ne sont pas les prémisses d'un nouveau festif : « ces parodies sont sans espoir » (p. 79). Pour une bonne raison : changeantes, fugitives, éphémères, occasionnelles, concentrées sur l'instant, elles ne sont pas des fêtes à proprement parler. Et s'il y a bien un nouveau — J. Dumazedier notait dès 1966 la multiplication des fêtes locales —, il faut le chercher du côté du nouveau départ et des nouvelles formes des fêtes traditionnelles.

Aussi les auteurs font-ils une étude ethnologique de trois cas provençaux. On note la présence des enfants et des jeunes, et selon une modalité qui rappelle les Corps d'Ancien Régime : les organisateurs et les pivots de la fête sont l'école et les associations liées à l'école (Patronage laïc, Associations sportives, etc.).

Il y a donc, chez les jeunes, deux tendances, complémentaires plutôt que contradictoires (p. 87) : l'une les pousse à se retrancher des fêtes pour chercher (dans des « rassemblements échevelés », dit l'auteur qui ne s'embarrasse pas d'un langage trop académique) une identité en tant que classe d'âge, l'autre les soumet aux exigences locales de socialisation et les conduit à jouer leur rôle dans les fêtes.

Il ne reste plus, par des analyses de sociologie générale, qu'à tenter d'expliquer cette reprise des fêtes. L'avant dernière partie de l'ouvrage analyse (rapidement, les auteurs s'en excusent) comment le développement de l'éco-

nomie tertiaire, du capitalisme d'Etat, des services et des associations qui leur sont liées, enfin et surtout de l'appareil scolaire peuvent rendre compte du renouveau festif. On trouvera, notamment dans le chapitre XI (« Ecole et sociabilité adolescente »), un point de vue assez nouveau sur l'ambiguïté actuelle de l'école, qui, en un sens, engendre ses propres difficultés.

La dernière partie de l'analyse confirme, à l'aide d'observations, le phénomène noté par A. Villadary : reconstitution des « fêtes-périodes », par opposition aux fêtes « éclatées ».

Il faut lire cet ouvrage dont nous n'avons pu ici que résumer les grands traits, et regarder de près les riches documents photographiques (plus de vingt, malheureusement — les auteurs s'en excusent — non tirés en photogravure). On souhaite pouvoir disposer rapidement des volumes suivants : sur l'évolution des fêtes en relation avec la croissance urbaine et sur leur rapport avec le théâtre.

Terminons par quelques remarques, qui n'ont d'autre fin que d'amorcer une discussion. En cherchant quels cadres institutionnels (distincts) expliquaient la fête traditionnelle d'une part, le regain de vie festive aujourd'hui observé d'autre part, les auteurs se situaient nécessairement près de l'un des pôles entre lesquels oscillent les diverses théories de la fête (2) : rupture ou maintien de l'ordre. Le chaos que comporte la fête, nous est-il dit dès l'avant-propos, n'est qu'un moment, et le rôle de celle-ci est « d'assurer le fonctionnement » des institutions (p. VII). Or les théories qui mettent l'accent sur le désordre, la rupture avec la vie quotidienne ne relèvent pas toutes des explications psychologiques. Les auteurs ne citent guère les travaux d'historiens qui mettent en évidence les rapports de la fête et de la révolte (M. Vovelle,

(1) *Fêtes en France*, Paris, Editions du Chêne, 1977.

(2) Voir à ce sujet notre esquisse dans *Education, fête et culture*, op. cit.

Y.M. Bercé,...) et la catégorie du sacré est absente de cette esquisse théorique (voir dans cette perspective les ouvrages récents de P. Gaudibert et de F.-A. Isambert). Mais sans doute n'y a-t-il là que la conséquence d'un parti-pris méthodologique non seulement légitime mais, redisons-le, fructueux par les descriptions et les analyses détaillées des fêtes et de leurs supports qu'il engendre.

Guy Vincent

*C.N.R.S., Groupe de recherches
sur le procès de socialisation, Lyon*